

n'est pas là ce qu'exigent ces dames ; seulement elles désirent que, lorsqu'elles seront ici, vous n'y entriez pas.

—Et comment le saurai-je ?

—Elles laissent leur voiture au rond-point du petit bois, là où commence notre sentier. Quand vous verrez la voiture, vous n'entrerez pas.

—Fort bien ; et si je refusais d'obéir à cette singulière consigne, à ce rendez-vous en sens inverse ?

—D'abord vous affligeriez beaucoup cette bonne demoiselle : ensuite vous ne la reverriez plus.

—Mais il me semble que vous ne me donnez pas un bien bon moyen de la revoir !...

—Peut-être ! murmura Magdeleine avec une expression de douce malice.

—Peut-être ! en effet, c'est là le mot, l'inévitable mot de ma vie !...

A dater de ce jour une vie nouvelle commença pour Napoléon Potard. La belle inconnue avait bien pu lui défendre de venir la retrouver à la ferme Bonabry ; mais dans les bois charmants de Ville-d'Avray, mais sur ces chemins qui se croisent, sur ces coteaux d'où Poeil se promène à travers les futaies et les jardins, bien souvent il courut à la rencontre ou à la poursuite d'un élégant coupé, emporté par deux chevaux rapides. Bien souvent, lorsque la voiture lui apparaissait à la place désignée, comme pour lui dire : Tu n'iras pas plus loin ! il éprouvait un plaisir étrange à errer autour de la prairie, prêtant une oreille attentive, cherchant à surprendre quelque trace de cette apparition à la fois présente et invisible. Ses tentatives n'étaient pas toujours vaines : quelquefois son cheval se croisait avec le mystérieux équipage ; alors, pendant un instant plus fugitif que la pensée, son regard plongeant dans l'intérieur de la voiture pouvait apercevoir un nuage de blonds cheveux, le doux éclair de

deux yeux bruns, les bouts flottants d'une écharpe blanche, tout et rien ! Lorsqu'il entra chez Magdeleine après une visite de l'inconnue, il se faisait répéter chacune de ses paroles ; il aimait à respirer l'air qu'elle venait d'animer de son souffle. — Elle s'était assise à cette place ! elle avait serré la main de Magdeleine... elle avait porté à ses lèvres ce bouquet de violettes des bois !... Il y avait dans ce mélange de séparation et de vie commune, dans cette barrière qu'on lui opposait et qui ne l'excluait qu'à demi, je ne sais quel paradoxe attrayant et mélancolique avec le reste de sa destinée.

Au milieu de ces alternatives, le temps passait, et le 1er juin arriva ; il n'y avait donc plus que dix jours ! A mesure que le terme approchait, le jeune homme multipliait encore ses courses à travers les bois de Ville-d'Avray, auxquels il avait maintenant deux secrets à demander. Ce jour-là il se dirigea, suivant son habitude, vers le cottage de Magdeleine. Fidèle à la consigne, il passa par le chemin où la voiture de l'inconnue s'arrêtait d'ordinaire : elle n'y était pas. Moitié heureux, moitié désappointé, il s'achemina vers la maison et y entra sans trouble, croyant n'y trouver que la veuve et ses enfants ; mais il s'arrêta sur le seuil, muet d'émotion et de joie : l'inconnue y était.

Elle lui parut plus belle encore que la première fois. Sa ressemblance avec Bénédicte, avec une Bénédicte idéale, se réveillant à dix-huit ans au milieu de la verdure et des fleurs, cette ressemblance merveilleuse ajoutait à sa beauté un inconcevable prestige. Elle s'appuyait sur le bras de son institutrice, comme pour régulariser à ses propres yeux ce que ce moment pouvait avoir de trop romanesque. Un léger voile